

Isabelle Danic

ESO - RENNES

Plusieurs recherches récentes éclairent les usages des espaces publics par les adolescents et quelques unes tentent d'articuler rapports d'âge, de genre et de classe, en particulier pour les adolescents de quartiers populaires (Ménard F. et Zucker, 2007 ; Bréviglieri, 2007 ; Bréviglieri et Cicchelli, 2007 ; Faure, 2008). Elles soulignent que les adolescents de milieu modeste se retrouvent souvent entre eux « dehors », en distinction avec les adolescentes de même milieu et avec les adolescents de classes moyenne et supérieure qui restent davantage à leur domicile, stationnent peu à l'extérieur et fréquentent davantage les institutions culturelles. Le recours à la notion de marquage nous permettra d'approfondir les interrelations entre pratiques des espaces du quartier populaire et rapports sociaux. Après avoir précisé l'acception des notions de marque et de marquage, cet article vise à rendre compte du marquage effectué à l'échelle de l'espace d'un quartier populaire, par et sur les adolescents¹. Le marquage des adolescents sera analysé dans une perspective théorique qui vise à prendre en compte aussi bien « la mise en forme structurelle héritée qui configure a priori les rapports sociaux que la créativité de l'agir et les dynamiques interactionnelles à portée structurelle qui contribuent en permanence à les reconfigurer » (Y. Bonny et S. Tersigni, extrait du texte de cadrage du séminaire).

1- A LA RECHERCHE D'UNE DÉFINITION OPÉRATIONNELLE DU MARQUAGE

Dans le cadre d'un séminaire sur « l'appropriation de l'espace », les géographes Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre ont élaboré une réflexion sur les notions de marque, marqueurs, marquage, reprise dans un texte de 2006 (Bulot et Veschambre, 2006). Dans les travaux de Veschambre le marquage est

envisagé comme « production de marques dans un espace dont l'appropriation est affirmée ou revendiquée » ou comme « réinvestissement de traces » (Veschambre 2006) - trace étant entendue comme « ce qui subsiste du passé (...) ou ce qui est considéré comme tel » (Ripoll, 2006, p.14). Veschambre englobe parmi les marques : les inscriptions, les graffitis et les constructions, les édifices, les sculptures, les monuments, le mobilier urbain, les plantations. Il évoque Pinçon et Pinçon-Charlot qui y ajoutent dans ce qu'ils nomment « la griffe spatiale » les façons de s'habiller, de s'exprimer, de se tenir, des usagers d'un espace (Pinçon et Pinçon-Charlot 1989, 1992). Ripoll ne lie pas nécessairement marquage et appropriation de l'espace en considérant que le marquage peut être le simple signalement d'une présence, et que ceux qui marquent l'espace ne sont pas toujours ceux qui se l'approprient (comme le montre l'exemple des producteurs du cadre bâti). L'analyse de Veschambre et Ripoll présente donc l'intérêt de souligner fortement le lien entre le marquage de l'espace et les rapports sociaux, tout en pointant les enjeux symboliques, politiques, économiques de telles pratiques.

Dans notre démarche, je m'inscris dans le sillage du positionnement des sociologues Yves Bonny et Simona Tersigni qui dans le cadre du séminaire mentionné, ont défini « l'action du marquage conçue au sens actif et passif de marquer la différenciation et d'en être marqué » et qui renvoie à des actes d'appartenance, d'assignation, d'appropriation ou de revendication.

Ces conceptions du marquage posent également la question de l'intentionnalité : les acteurs sociaux peuvent-ils marquer l'espace à leur insu ? L'action de marquage désigne-t-elle les actions marquant la différenciation du point de vue des acteurs sociaux ou du point de vue de l'analyste ? Pour Veschambre et Ripoll, le marquage est intentionnel de la part des acteurs. Ce critère d'intentionnalité ne sera cependant pas retenu ici pour définir le marquage car il paraît non opératoire. L'existence d'une intention est d'abord difficile à saisir pour le chercheur : comment savoir si

1- Cet article reprend mon intervention orale réalisée dans le cadre du séminaire « Marques, marqueurs et traces. Le marquage des différences dans l'espace » de ESO-Rennes, réalisé en 2007/2008 sous la responsabilité de Yves Bonny et Simona Tersigni.

l'acteur marque une différenciation volontairement ? L'acteur lui-même peut ne pas avoir une claire visée de ses actes². De plus, « un acte ne peut être défini par la fin que poursuit l'agent, car un même système de mouvements, sans changer de nature, peut être ajusté à trop de fins différentes » (Durkheim, *Le suicide*, p.4). En suivant le même auteur, le critère de conscience pourrait davantage constituer un critère du marquage. Dans ce cas, on considèrera qu'il y a un marquage lorsque l'acteur marque l'espace en connaissance de cause, en pleine conscience. Pour autant, le marquage peut être actif, produit par une action (par exemple une prise de parole publique) ou passif (le fait d'être mal habillé dans un quartier chic par exemple).

Pour les chercheurs cités, le marquage a toujours une signification. Le marquage peut avoir le sens d'une appropriation de l'espace, d'une revendication de l'espace, d'un acte d'appartenance (quand l'acteur marque son espace), ou d'un acte d'attribution (quand l'espace de l'acteur est marqué par d'autres), d'une violence symbolique (attribution des espaces stigmatisés aux démunis, appropriation des espaces valorisés par les populations aisées). L'usage du terme marquage que je ferai ici converge, avec cette nuance que la signification sociologique du marquage puisse échapper à l'acteur lorsque son marquage n'est pas clairement intentionnel. Notons aussi que l'enjeu du marquage de l'espace n'est pas nécessairement spatial mais d'abord social, voire politique : il peut viser à marquer sa présence, son existence, affirmer un droit de présence, revendiquer une reconnaissance sociale. Dans tous les cas, la réalisation d'une marque est consciente et rend perceptible l'acteur individuel ou collectif. L'action de marquer pourrait faire l'objet d'une analyse psychologique mais sera lue ici dans une perspective sociologique, en tant qu'action sociale.

Traiter les adolescents comme « sujets marqués et marquants » (extrait du texte de cadrage du séminaire) dans l'espace du quartier amène à investiguer le marquage dont ils sont l'objet par l'action d'autrui,

2- On reprend ici les arguments mobilisés par Durkheim pour écarter l'intentionnalité de la définition du suicide. Durkheim E., *Le suicide*, Paris, PUF, 1983, p. 4.

par les rapports sociaux, et aussi leur propre marquage qu'ils réalisent en tant qu'acteurs, certes dominés, mais disposant cependant de ressources propres.

La réflexion qui suit mobilise le cadre ci-dessus présenté sur des matériaux collectés dans une recherche relative à la construction identitaire des adolescents d'un quartier populaire, à partir notamment d'observations recueillies dans un quartier périphérique d'une ville moyenne (Rennes, 210 000 habitants) et d'une série d'entretiens³. Dans les données collectées, je compte repérer le marquage dont les adolescents sont l'objet et le marquage qu'ils réalisent, dont ils sont sujets. Le marquage peut être visuel (présence, mobilité, activité), sonore (bruit, parole), olfactif (odeurs naturelles ou artificielles). Il peut également s'agir d'un marquage symbolique des acteurs ou des espaces (catégorisations, réputations) qui leur confère une signification telle que la stigmatisation, la réputation, la valorisation.

Le marquage dont les adolescents sont sujets et celui dont ils sont objets dans le quartier d'enquête sera finalement analysé ici en tant que modalité de la négociation identitaire entre « identité pour soi » et « identité pour autrui » (Dubar, 1991).

2- LE MARQUAGE D'ASSIGNATION DONT LES ADOLESCENTS SONT L'OBJET : IDENTIFICATION DES ADOLESCENTS PAR AUTRUI

Notre espace d'enquête a du sens dans un questionnement relatif au marquage puisqu'il constitue un territoire reconnu tant à l'échelle locale et régionale, par les habitants du quartier et des autres quartiers de la ville, par les acteurs culturels et économiques de la ville de Rennes (commerces, entreprises), qu'à l'échelle nationale par les politiques publiques, notamment celles en direction des jeunes (classement « quartier sensible », « zone d'éducation prioritaire »). En prenant les jeunes comme cible préférée (Loncle, 2007), les politiques publiques génèrent un marquage concret et symbolique des adolescents. En effet, les

3- En 2006 et 2007, ont été réalisés des entretiens individuels avec 17 adolescents et 8 professionnels (enseignants, surveillants, assistant social, animateur socio-culturel), un entretien collectif avec sept jeunes, des parcours commentés avec prise de vue par 9 adolescents.

politiques de la ville, les politiques familiales et scolaires, les politiques sur la jeunesse, les politiques sociales et sanitaires, la politique de sécurité, définies aux échelles nationale, régionale et locale, participent fortement à marquer la différenciation de ces adolescents par des dispositifs spécifiques (obligation scolaire jusque 16 ans, interdiction de travailler jusque 16 ans, création de lieux d'accueil, d'activités de loisir et vacances, de lieux de sports, emploi de personnel socio-éducatif, actions de prévention et de répression), et par les discours des acteurs concernés (de la mairie, de la communauté de commune, de la Préfecture, de la Police, de la Justice, de l'Education Nationale).

Ces politiques locales, régionales ou nationales participent aussi au marquage des adolescents en traduisant dans l'espace les différenciations sociales. Il faut néanmoins distinguer le marquage dont ils sont l'objet dans le quartier en tant qu'adolescent par rapport au marquage dont ils sont l'objet en tant qu'habitant d'un quartier populaire.

Le marquage symbolique d'un quartier résulte de sa population et de son urbanisme, à travers le bâti, l'architecture, l'aménagement, le mobilier urbain. Depuis 1960, le quartier de Villejean est aménagé pour loger une population socialement mixte. Actuellement, ce quartier comporte principalement des immeubles, logeant 18 000 habitants sur environ 1km², avec 22 % de propriétaires, 27 % de locataires privés et 37 % de locataires HLM (contre 34 %/35 % et 23 % pour Rennes en entier). Toute une part de la population a vieilli sur place mais le parc HLM accueille toujours des jeunes familles. C'est un quartier populaire, avec des familles modestes dont une part de familles immigrées (taux d'étrangers dans le quartier : 12 % alors que le pourcentage qui se réfère à la ville de Rennes est de l'ordre de 7 %), mais avec une mixité sociale. Enfin, c'est un quartier jeune : les moins de 20 ans représentent 24 % de la population, les 20-24 ans représentent 25 % de la population, dont une part importante d'étudiants (49 % des 19 ans et plus sont en étude). Ce quartier a connu plusieurs rénovations, dont la plus récente s'est terminée en 2008. Beaucoup des familles disent qu'elles déménageraient si elles en avaient la possibilité ; les habitants se vivent souvent comme inférieurs socialement et sont touchés par la précarité et le chômage. Les ado-

lescents rencontrés sont marqués par l'image du quartier et intériorisent leur place en bas de la hiérarchie sociale. Ils perçoivent très bien le marquage socio-économique dévalorisant qui existe vis-à-vis de leurs camarades de collège issus de la commune voisine. Ce dont ils souffrent sans doute le plus sont les écarts à l'égard des standards de consommation de leur classe d'âge. Une partie d'entre eux n'ont pas de téléphone portable ou d'ordinateur au domicile et ceci est vécu comme une indignité⁴.

En même temps, le quartier est valorisé par les Villejeannais eux-mêmes, en particulier par les jeunes. La présence d'un campus universitaire, l'arrivée du métro et la rénovation de la dalle commerciale favorisent une image plus positive et moins fermée de Villejean.

Comme dans toutes les agglomérations, des lieux et des activités sont assignés aux adolescents : les deux collèges publics, la maison de quartier (qui propose des activités notamment pour les adolescents, mais a supprimé l'accueil informel), la Maison Verte (structure socio-culturelle dédiée aux 10-20 ans qui leur propose un accueil informel), Cercle Paul Bert (association de loisir pour enfants et adolescents implantée dans plusieurs quartiers de la ville et qui propose un accueil informel des adolescents). Cette assignation peut être explicitée par le nom (club ado), mais également par l'apparence des bâtiments (exemple de la Maison Verte peinte par des graffs). L'assignation des adolescents à quelques institutions (famille, collège, structures socio-culturelles) s'accompagne d'un contrôle des adultes. A côté de ces lieux dédiés et contrôlés, les espaces publics sont les seuls qu'ils puissent fréquenter sans le contrôle direct des adultes. Enfin existent des lieux explicitement interdits aux groupes d'adolescents tels que les halls d'immeuble, et des lieux tacitement non ouverts aux adolescents qui ne sont pas usagers d'un service

4- On peut mentionner quelques stratégies pour cacher ce qui est vécu comme un manque. Par exemple, N. qui m'emmenait lors du parcours commenté aux Champs Libres a manipulé pendant tout le trajet en métro son appareil photo. Malgré mes questions, je n'arrivais pas à saisir pourquoi il l'avait amené. A notre sortie, il l'a rangé et n'a pris aucune photo avec son appareil pendant notre parcours. Je fais l'hypothèse que l'appareil photo était une sorte de substitut au portable que nombre de jeunes et moins jeunes manipulent pendant les trajets, une façon d'être en apparence comme les autres.

(administrations, commerces). Ces structurations spatiales s'articulent avec une structuration temporelle : les lieux dédiés ou autorisés – en particulier l'espace public – ne leur sont accessibles que pendant la journée (limitation informelle à Rennes). Ce marquage spatio-temporel du quartier qui contraint l'usage des lieux, ne façonne cependant pas mécaniquement les actions des adolescents. Il fait précisément l'objet d'une appropriation différenciée, affective et identitaire par les adolescents rencontrés (« mon hall » John 14 ans, « sans le collège, je sais pas ce qu'on ferait » Lydie 14 ans).

Si la plupart respecte le cantonnement scolaire, au sens de mise à l'écart dans le collège, très peu accepte l'exclusion des halls d'immeuble. Pour décrire ou montrer leur quartier, les jeunes présentent d'abord la dalle commerciale rénovée, avec des commerces et une antenne de la mairie, un poste de police, un bureau de poste – cette dalle constitue le cœur du quartier à leurs yeux –, puis les structures de loisirs, structures sportives, collèges. Ils présentent ensuite les espaces verts du quartier, les terrains de sport, la piscine, la bibliothèque. Beaucoup se réfère aussi à leurs anciennes écoles maternelles et primaires présentes dans le quartier. Et ils font tous état de la ligne de métro qui peut les amener très rapidement au centre et au sud de Rennes.

En opposant une représentation positive (« quartier vivant », « animé », « y'a de l'ambiance ») à l'image dévalorisée du quartier, ils permettent une identification structurante à leur lieu de résidence. On peut interpréter comme réaction à la dévalorisation du marquage subi, dévalorisation en tant qu'adolescents, en tant que pauvres et pour certains en tant qu'issus de parents immigrés, le marquage que font des adolescents.

3- LE MARQUAGE D'APPROPRIATION ET DE REQUALIFICATION PAR LES ADOLESCENTS : IDENTIFICATION PAR EUX-MÊMES

Hors des temps scolaires, en stationnant ou en déambulant collectivement dans l'espace public du quartier, les adolescents marquent une différenciation de façon visuelle (présence, mouvement, démarche, activités, look), olfactive (odeurs corporelles, usage de parfums, de boules puantes), ou sonore (parole, musique, bruits, usage de pétards). Au quotidien, le

marquage passe largement par le corps : par des façons particulières de marcher, de se tenir (allure « cow-boy » des garçons par exemple), de s'habiller, de se coiffer, par des activités inattendues. Ce type de marquage est également amplifié par la parole : formes d'expression (ton vif, niveau sonore), langage avec un vocabulaire et une syntaxe particuliers – emprunt à des langues des populations immigrées, à l'argot, à la langue des Roms. Parfois, le marquage prend une forme spectaculaire par des actes violents vis-à-vis des biens (casser des vitres ou détruire du mobilier d'une structure) ou des personnes (« taper des vieux »).

Ce marquage qui réussit à les rendre remarquables et spécifiques a un sens d'identification au nous des adolescents : ce faisant, les « ados » se distinguent à la fois des enfants (en fumant ostensiblement une cigarette par exemple) et des adultes (en accrochant un petit nounours sur leur sac à dos par exemple). Cette signification identitaire croise une signification d'appropriation : il s'agit aussi d'affirmer un « droit de présence » (Ripoll, 2006), ou plus fondamentalement un droit de cité, un droit d'existence mis à mal par une situation sociale et scolaire défavorable.

L'activité de marquage des adolescents n'est cependant pas homogène. En même temps qu'ils se signalent en tant qu'adolescents, ils se différencient entre eux : ils se signalent comme « ado fille » ou « ado garçon », « ado cool » ou « ado lascar », « ado avec des origines » (sous entendues étrangères) ou non. L'activité de marquage qui produit le nous adolescent dans l'espace villejeannais, vis-à-vis des « eux » enfants et adultes, se complexifie en marquage différenciant un « nous » se référant aux adolescentes, un « nous » propre aux garçons adolescents, un « nous » de ceux et celles « ayant des origines », un « nous » propre au quartier tout court. Le marquage permet une différenciation externe, à l'égard d'autres catégories d'âge, et une différenciation interne au sein des adolescents. Ces différenciations s'inscrivent fortement dans l'espace et se traduisent par des marquages concrets et symboliques.

Lors de leurs sorties dans les espaces publics du quartier, la tenue et le look des adolescents constituent un véritable marquage au sens où ils visent à marquer la différence avec les autres classes d'âge et

aussi entre eux, notamment avec l'autre genre. Ils résultent d'une transaction entre les significations que souhaitent les intéressés et les règles d'intégration dans le quartier. Ainsi, outre la différenciation à l'égard des enfants et des adultes, tout un jeu d'équilibre se réalise pour se signaler comme adolescente mais adolescente « bien » : choix d'une jupe qui cache le genou, choix de talons pas trop hauts, choix d'un maquillage qui ne se voit pas. Ou pour se signaler comme adolescent garçon mais « vrai » garçon : vêtement sportif et baskets, cheveux courts, casquettes.

Que le marquage soit sonore, visuel ou symbolique, les garçons, ceux qui « ont des origines », « ceux du quartier » marquent davantage l'espace public villejeannais que les filles. Dans les lieux publics les plus valorisés, tels que la dalle, le commerce de kebab, la maison verte, les terrains de sport, ceux-ci stationnent aisément, adoptent des postures, des gestes, des attitudes très assurés de « propriétaires ». Les filles et « ceux qui ne sont pas du quartier » évitent ces lieux valorisés appropriés par les garçons villejeannais ou ne font qu'y passer. Les filles occupent moins l'espace public du quartier de peur d'entacher leur réputation, elles restent davantage à leur domicile, parfois sous la contrainte parentale, déambulent dans les lieux moins fréquentés de Villejean, ou vont « traîner en ville » pour échapper aux regards des gens du quartier.

Un marquage symbolique opère aussi par ce que les jeunes nomment « les rumeurs » et les « réputations ». Dans la catégorisation de genre, les garçons ont une réputation d'individu viril à conserver, les filles une réputation de « fille bien » à entretenir. Une mauvaise réputation peut marquer ceux et celles qui ne respectent pas, de façon réelle ou supposée, les activités et les lieux perçus comme convenables pour les hommes et pour les femmes. « Sorina est une allumeuse » dit Eddy 15 ans, « Golvin, c'est une racaille » affirme Sophie 14 ans. Dans la différenciation « nous de la ville »/ « eux de la campagne » (de la commune voisine plus précisément), les uns veulent s'imposer comme les citoyens, les autres veulent échapper à l'étiquette de « ploucs ». Dans la catégorisation ethnique, certains dévalorisent les « Français » supposés rangés, sages, « intellos », ennuyeux, d'autres associent les « étrangers » aux transgressions. Pratiquement, une mauvaise réputation donnant lieu à une

marginalisation du jeune vis-à-vis de ses camarades, et parfois aussi plus largement dans sa famille, voire dans le quartier, le marquage symbolique est un puissant moyen de contrôle social. Pour éviter une mise à l'écart, les adolescents tentent d'éviter ce marquage symbolique stigmatisant en respectant, au moins en apparence, les normes en vigueur entre eux. Ainsi, les adolescents évitent d'être trop collaboratifs avec les adultes ; les adolescentes s'abstiennent ou cachent toute relation amoureuse. Les adolescents peuvent aussi faire usage du marquage symbolique pour régler des comptes. C'est une pratique que les filles prêtent aux garçons lors de différends amoureux (« il lui a fait une (mauvaise) réputation parce qu'elle voulait pas sortir avec lui », Anna, 15 ans).

On constate que le marquage dans les espaces publics du quartier est davantage le fait des adolescents « forts » : force physique, force sociale (nombre d'alliés familiaux ou amicaux), force verbale (avoir de la répartie, savoir vanner, se marrer). Ce sont plus souvent des garçons, ou des filles qui ont un grand frère. Pour autant ces adolescents « marqueurs » restent sous le contrôle des hommes plus âgés du quartier, vis-à-vis desquels ils ressentent crainte et respect. Pour marquer le quartier, il faut aussi y avoir une légitimité : les adolescents qui viennent d'ailleurs doivent se faire discrets, ne pas marquer ce quartier, sous peine d'être considérés comme provocateurs. De fait, le marquage dans le quartier est principalement le fait des hommes habitant de Villejean, jeunes ou moins jeunes sans activité qui occupent les espaces publics en y stationnant, retraités immigrés qui, habillés en tenue musulmane, circulent à plusieurs et observent autour d'eux. On constate une relative invisibilisation des femmes, des familles de classe moyenne, des étudiants pourtant nombreux dans le quartier.

Piste conclusive : Le marquage comme modalité de la négociation entre « identité pour autrui » et « identité pour soi »

La visite de nos matériaux d'enquête à partir du concept de marquage nous amène à construire l'hypothèse du marquage en tant que transaction identitaire entre identité pour soi et identité pour autrui. Les adolescents sont certes l'objet d'un marquage dans l'espace villejeannais, mais sans être totalement pas-

sifs. Ils exercent une sélection-appropriation-transformation des définitions de ce que sont les adolescents d'une part, de ce qu'est le quartier d'autre part. En s'appropriant certains lieux, en y apposant leurs propres marques, en délaissant d'autres espaces qui parfois leur sont destinés, ils réalisent un travail de construction identitaire. De plus, ils croisent la différenciation adolescente avec d'autres critères tels que le genre, l'origine ethnique, le lieu d'habitation pour marquer non pas une mais des identifications adolescentes dans l'espace du quartier.

Cette notion de marquage qui renvoie à une expression socio-spatiale de la différenciation permet de cerner dans l'espace une réflexion sur les adolescents d'un quartier populaire. Eclairer les marquages dont les adolescents sont l'objet et ceux dont ils sont les acteurs, conduit à montrer que la différenciation des adolescents dans les espaces publics ne découle pas simplement des rapports socio-spatiaux mais aussi de leurs actes de différenciation. Autrement dit, ils ne subissent pas passivement la définition sociale de ce que sont ou devraient être les adolescents mais la co-construisent par leurs actions.

Bibliographie :

- Bréviglieri M., 2007, « L'arc expérientiel de l'adolescence : esquivé, combiné, embrouillé, carapace et étincelle... », *Education et Sociétés*, 1 (n°19), pp.99-113.
- Bréviglieri M. et Cicchelli, V., 2007, *Adolescences méditerranéennes. L'espace public à petits pas*, Paris, INJEP-L'Harmattan, Collection Débats Jeunesses.
- Bulot T., Veschambre V. (dir), 2006, *Mots, traces, marques : dimension spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, p.15-36.
- Danic I, David O. et Depeau, S. (dir), 2010, *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien*, Rennes, PUR, 2010, 273 p.
- Danic I., Delalande J. et Rayou P., 2006, *Enquêter auprès d'enfants et de jeunes*, Rennes, PUR, 216 p.
- Danic I., 2006, «La culture des 12-15 ans : les « lascars » comme modèle» in R.Sirota, *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes, PUR, pp.275-283
- Dubar C., 1991, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.

- Faure Sylvia, 2008, « Les espaces de socialisation. Garçons et filles d'un quartier HLM », www.lrdb.fr, mis en ligne en septembre 2008.
- Loncle P. (dir), 2007, « Jeunes et politiques : amours et désamours », in *Les jeunes. Questions de société, questions de politique*, Paris, La documentation française.
- Ménard F. et Zucker E. (coord.), « Circulations juvéniles et usages adolescents de l'espace », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], n°4 | automne 2007, mis en ligne le 27 mars 2008, Consulté le 22 février 2010. URL : <http://sejed.revues.org/index2223.html>
- Pinçon M. et Pinçon-Charlot M., 1989, *Dans les beaux quartiers*, Paris, PUF.
- Pinçon M. et Pinçon-Charlot M., 2007, *Les Ghetto du Gotha : Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Paris, Seuil.
- Ripoll F., 2006, « Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace », in T. Bulot, V.Veschambre (dir), *Mots, traces, marques : dimension spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, p.15-36.
- Veschambre V., 2006, *Patrimonialisation, démolition, mise en mémoire : processus de marquage et d'appropriation symbolique de l'espace*, volume d'Habilitation à Diriger des Recherches.